



FONDATION  
LETTRES & SCIENCES

ÉCOLE PROFESSORALE DE PARIS

*Séminaire*

*« Quel enseignement secondaire pour le XXI<sup>e</sup> siècle ? »*

***L'ENSEIGNEMENT DE LA  
PHILOSOPHIE***

**par Jean-Noël DUMONT**

**et Chantal DELSOL**

## L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE

par Jean-Noël DUMONT<sup>1</sup>

Chacun peut partager quelques récits tragi-comiques de classes de philosophie transformées en cellules révolutionnaires spontanéistes par des « professeurs » qui refusaient d'être les « chiens de garde » de la bourgeoisie. Mais cela au fond n'a été qu'une parenthèse assez vite refermée et on trouverait presque à ces récits le charme désuet des objets du passé. L'enseignement de la philosophie aujourd'hui me semble être, parmi toutes les catégories de l'enseignement, la matière qui a le mieux résisté au « pédagogisme ». On peut en effet caractériser le pédagogisme par l'accent mis sur les procédures, l'acquisition de ce qu'on appelle les « compétences » en minorant ou négligeant l'importance de la quête du savoir et, avec la quête du savoir, la vérité.

Je crois que ce n'est pas pour rien que l'enseignement de philosophie a résisté. Parce que les professeurs de philosophie sont tous à leur manière des descendants plus ou moins légitimes de Socrate et des sophistes. Descendants des sophistes parce qu'ils ont été les premiers à faire de l'enseignement un métier, descendants de Socrate qui le premier a alerté sur les dangers de la sophistique, en ce que celle-ci s'attache précisément aux procédures. Cette double filiation installe d'emblée la philosophie dans le souci éducatif et l'empêche d'oublier l'alternative entre les

---

<sup>1</sup> Agrégé de Philosophie, créateur et ancien directeur du Collège supérieur (Lyon).

méthodes et les contenus. Ce que Socrate montre dans ses dialogues avec les sophistes et surtout avec les élèves des sophistes, c'est que le privilège accordé aux questions de procédure induit un scepticisme de fond. On peut en effet avec Socrate se demander ce que signifie « bien parler ». Un discours en bonne forme suffit-il à honorer l'exigence de vérité ? Un discours en bonne forme peut n'être qu'un jeu de l'esprit, voire une captation des convictions, une manière de s'assurer du pouvoir. Ainsi Socrate a-t-il bel et bien fondé la philosophie en manifestant que la parole est le temple qui nous est préparé pour accéder au vrai et pour le partager avec les amis et qu'elle n'est pas seulement une manière d'accéder à du pouvoir. Nos écoles sont-elles un chemin pour accéder au pouvoir ou une manière d'accéder au vrai ? Cette question se repose sans cesse. On fait valoir aux élèves et aux étudiants qu'en acquérant telle procédure, telle habileté, tel savoir-faire, que l'on qualifiera de sophistique, ils accèdent à du pouvoir. Et le professeur de philosophie, comme le professeur d'histoire ou de physique, peut être complice de cette conviction que ce n'est pas l'accès à la vérité, ce n'est pas l'inquiétude de la vérité, mais l'inquiétude de la réussite qui sous-tend les études. Pour le coup, sophiste, il est bel et bien un « chien de garde » de la bourgeoisie !

Les philosophes, comme héritiers de Socrate, restent particulièrement vigilants à l'égard de cette question. C'est leur honneur de rappeler que nous ne sommes pas là seulement pour obtenir du pouvoir en tenant des beaux discours en forme, mais que, si nous parlons, c'est pour nous comprendre et pour accéder au vrai.

On peut, bien sûr, critiquer tel ou tel aspect de l'enseignement de la philosophie actuelle. Je tiens pour moi qu'il est plutôt de bonne qualité. Le nombre de jurys auxquels j'ai participé, le nombre d'épreuves que j'ai corrigées, le nombre de professeurs que j'ai formés, me font dire que la formation est plutôt sérieuse et que le temps des

expérimentateurs fumistes est derrière nous. De manière modeste, certes, mais réelle, bien des professeurs de philosophie font honneur à ce métier. Nous pouvons nous honorer d'avoir quelque peu résisté aux tentatives de « sophistique » qu'on reconnaît assez bien dans les pédagogies procédurales concoctées dans les instituts de formation et autres officines.

Dans un premier temps, je rappellerai les finalités de l'enseignement de philosophie. J'évoquerai ensuite un ou deux problèmes que posent actuellement les programmes tels qu'ils sont aujourd'hui conçus. Dans un troisième temps je mettrai en évidence la vocation, la mission, la fonction (prenez le mot que vous voulez) du professeur de philosophie, car, plus peut-être que tout autre enseignement, l'enseignement de la philosophie passe par un visage. Et ce visage est le premier témoin de la vérité. La haute responsabilité d'un professeur de philosophie est de donner un visage à la vérité. Aussi est-il bon de rappeler à quelqu'un qui se prépare à ce métier la mission qui est la sienne. D'ailleurs il ne pourra la remplir réellement que dans la mesure où il se pénétrera de la noble modestie du maître.

### ***1. Les finalités***

Les finalités de l'enseignement de la philosophie peuvent être décrites en trois points :

1) Par sa nature, et aussi parce qu'il arrive au bout du cursus, le cours de philosophie joue le rôle de la récapitulation d'une culture, en reconduisant toute ces années d'apprentissage aux questions fondamentales qui les animent. Un élève de terminale a l'occasion, et souvent il s'en saisit, de comprendre mieux le sens de ce qu'il a fait auparavant. Ce qu'il avait peut-être reçu de manière quelque peu passive ou étourdie, il peut en voir l'enjeu par l'interrogation de la philosophie. La quête de la vérité qu'il

y a dans la science, l'aventure humaine qu'il y a dans l'histoire, l'ouverture à la contemplation qu'il y a dans la littérature : par l'enseignement de la philosophie l'élève peut s'apercevoir des enjeux des connaissances acquises. Comme le disait Philippe Nemo, on envisage difficilement un enseignement de philosophie sans qu'il y ait eu préalablement des savoirs, précisément parce qu'il faut les remettre en cause ! Pour les remettre en cause, encore faut-il les avoir acquis. C'est un moment assez heureux de reprise en main, de manière méthodique, de l'acquis de l'histoire littéraire, de la science, de l'histoire, de la biologie, etc. et, pourquoi pas, de l'éducation physique et sportive... Quelques lignes de Platon sur la gymnastique donnent à penser aux lecteurs de *L'Équipe*.

La principale vocation de cet enseignement de philosophie en tant qu'il est une réappropriation de la culture antérieure, est de donner sens et assurance à la maîtrise de la langue. La philosophie n'est pas autre chose que cette maîtrise. Sur ce point, Socrate avait encore raison contre les sophistes qui assimilaient la maîtrise de la langue à l'habileté. Que faisons-nous, professeurs de philosophie ? Nous passons notre journée à dire : « Attention ! Ne confondez pas *particulier* et *singulier*. Ne confondez pas *désir* et *besoin*, *force* et *violence*... ». Aussi Alain, le maître et le modèle, dit-il : « Qui connaît sa langue sait assez de philosophie ». Professeur de philosophie, je n'ai jamais fait autre chose que permettre aux élèves de se réapproprier leur langue, d'en parcourir les possibilités, d'en saisir la saveur. Oui, l'enseignement de la philosophie est un enseignement de la maîtrise et de la qualité de la langue, qui passe par un certain nombre d'exercices. Cette langue, certes, doit être soignée pour les besoins de la vie en société mais surtout parce qu'elle est le palais préparé pour la vérité. Platon nous l'a dit : « Une faute contre le langage est une faute contre l'âme ». Qui blesse le langage blesse l'âme. J'ai toujours été très émerveillé d'avoir le soin des âmes de mes élèves à travers la tâche modeste de corriger leurs fautes

d'orthographe, qui n'est pas simplement une basse besogne, mais qui est le soin apporté à la condition nécessaire à la réception de la vérité. Ainsi la correction des fautes d'orthographe est-elle la première étape du métier de professeur de philosophie, grand lecteur de copies, et il doit témoigner de suffisamment de respect pour ses élèves pour corriger même parfois de la manière la plus humble les fautes éventuelles contre la langue... « Qui connaît sa langue sait assez de philosophie ».

2) La deuxième finalité est bien entendu que cette parole permet de rencontrer l'aventure de la pensée, incarnée par des grands philosophes. La deuxième finalité de l'enseignement de philosophie est donc la rencontre, non pas de la philosophie seulement, mais des philosophes. Chacun d'eux, en effet, est un aventurier, chacun mérite d'être estimé et aimé pour l'audace de l'interrogation qui est la sienne. C'est encore une belle émotion de professeur de philosophie de découvrir le pouvoir d'émerveillement absolument neuf que comporte Parménide ! Dès qu'un étudiant commence à entendre les paroles de Parménide, ces paroles parlent au présent. Donner accès à la grandeur de ces textes, c'est la tâche du « pédagogue » qui accompagne le jeune homme ou la jeune fille vers la rencontre de ces grands esprits.

Qu'est-ce qu'étudier un auteur ? Bien sûr, cela ne peut consister à apprendre le résumé de sa pensée dans une fiche d'encyclopédie ou quelque citation répétée *ad nauseam* : Hobbes a dit que « l'homme est un loup pour l'homme » et Descartes, en latin, a dit « cogito ergo sum ». Car penser un auteur, c'est le reconduire à sa complexité, ce n'est sûrement pas le simplifier. Le professeur est en faute dès qu'il simplifie l'auteur et le résume à quelques cartouches dans lesquels on pourrait enfermer des pensées résumées, que l'on pourrait faire passer en silence de main en main, comme le dit Mallarmé à propos de la langue. Quand on lit un texte de philosophie, on est conduit à aimer celui qui l'écrit, dans la

mesure où tout texte de philosophie nous reconduit à une interrogation. On ne peut en effet le comprendre que dans la mesure où l'on a fait sienne cette interrogation, aucune procédure appliquée à coups de surligneur n'y suffit. La tâche du professeur de philosophie n'est pas d'apprendre aux élèves ce que les philosophes ont dit (bien sûr c'est par là que ça finira), mais d'éveiller chez eux la question qui leur permettra de chercher dans le texte une réponse. Sinon, ils auront un savoir encyclopédique : classerons les philosophes par ordre alphabétique ? Ou par ordre chronologique, ce qui est à peu près aussi malin...à moins que dans l'ordre chronologique, il n'y ait une logique, comme Hegel nous l'a appris. On peut alors, en faisant l'histoire de la philosophie, faire encore de la philosophie.

Accéder aux grands auteurs c'est aussi se refuser à leur distribuer des éloges ou des blâmes selon leur proximité avec une philosophie détentrice de la bonne doctrine. L'histoire de la philosophie n'est pas faite avec des bons et des méchants. Non. Tous, tous les grands du moins, nous renvoient à la même aventure. D'ailleurs ils ont tous quelque chose à se dire. Pour ma part j'écoute la formule profonde et énigmatique de Leibnitz qui nous dit que « toute philosophie est vraie dans ce qu'elle affirme et fautive dans ce qu'elle nie ». En ce sens, il est bien vrai qu'il y a une *philosophia perennis*. Aussi l'effort de Marx est-il aussi passionnant, aussi exigeant et juste par-là, que celui de saint Thomas d'Aquin, aussi passionnant et exigeant que celui d'Aristote. C'est ainsi d'ailleurs que tous les grands se parlent entre eux. Comme le dit Baudelaire dans *Les Phares*, il y a un dialogue qui s'engage des génies aux génies.

On n'ouvre pas un livre pour prouver qu'il est faux. Dans tout acte de lecture, il entre un crédit fait à l'auteur. Tel est le chemin d'une culture qui ne soit ni sceptique ni dogmatique. Un professeur qui fait autrement et distribue dogmatiquement éloges et blâmes est un idéologue. On voit

assez qu'il y a un usage tout idéologique de Nietzsche aussi bien que de Saint Thomas d'Aquin.

3) La troisième finalité de la philosophie est sans doute la plus oubliée, alors même que c'est sa nature, sa définition, et même son étymologie. Osera-t-on encore affirmer que l'enseignement de la philosophie est une école de sagesse ? Il faut penser alors que la fécondité, le fruit de l'enseignement de philosophie est d'aiguiser le jugement, de permettre le discernement. Qu'est-ce qu'un sage ? Ce n'est pas quelqu'un qui suit un régime alimentaire et s'assied en faisant « zazen ». Le sage est celui qui agit en fonction de ce qu'il sait. Il est bon qu'un jeune homme, une jeune fille, sache que l'on peut agir en fonction de ce que l'on sait. Que la vérité n'est pas simplement une connaissance que l'on aurait validée provisoirement, mais que l'on peut vivre en fonction de ce qu'elle promet. C'est la raison pour laquelle je suis réservé sur le fait de faire un enseignement prématuré de la philosophie. Il me semble particulièrement heureux que cet enseignement arrive à l'heure des grandes décisions. Un jeune homme, une jeune fille de 17-18 ans sait qu'il est en train de décider de sa vie d'une certaine manière. Aussi est-il heureux, au moment où il prend conscience qu'il est en train de décider de sa vie, qu'il sache que l'homme n'est pas simplement un bouchon au fil de l'eau, mais qu'il peut agir en fonction de ce qu'il sait, qu'il peut se donner un discernement, aiguïser son jugement.

Aiguïser son jugement, cela veut dire d'abord être capable de s'émanciper de l'opinion. La philosophie, dès sa naissance, a été cette manière de s'émanciper du pouvoir qui pénètre nos cerveaux et prend la forme des mots obligés, des intimidations, des mots qu'on n'a pas le droit de dire. Il est bon qu'un jeune esprit apprenne suffisamment d'impertinence et d'ironie pour soulever la dalle de l'opinion. Ce n'est pas facile et ce n'est jamais fini.

Or, avec quel pied-de-biche soulève-t-on la dalle de l'opinion ? Avec une question. C'est la raison pour laquelle

le chemin de la philosophie est l'ironie, c'est à dire l'art d'interroger. D'ailleurs, regardez les sujets du baccalauréat, ils sont tous excellents (à la différence des copies...). Comment compose-t-on un sujet de philosophie ? Rien de plus facile : vous prenez une opinion et vous la transformez en question. « *Est-il vrai que le plaisir soit le but de la vie ?* ». Le simple fait d'écrire « *Est-il vrai que...* » conduit même le potache qui va traiter cette question à prendre conscience d'une certaine oppression. Il va être obligé, même si ce n'est que l'espace de 4 heures, de faire comme s'il pouvait s'émanciper de cette pression de l'opinion. Les exercices de philosophie, comme l'indique le mot grec « ascèse », sont bien, dans leur nature, des exercices de liberté, la première et essentielle liberté étant de s'ébrouer du poids de l'opinion.

Mais il ne suffit pas de s'exercer à l'impertinence, ce qui peut plaire à tout adolescent. Encore faut-il entrer dans le sérieux de la vie à l'heure des grandes décisions ; il faut comprendre qu'être sage, c'est vivre en fonction de ce que l'on sait. Or le discernement est chose difficile. Quand on voit les interminables adolescences, quand on voit tous les coups d'essai qui ne sont pas toujours des coups de maîtres, tous les zigzags et tous les parcours difficiles où l'apprentissage semble être celui d'une bille de flipper... Le discernement est chose difficile qui demande un esprit attentif et aiguisé, qui demande de la patience. Quand la philosophie, en tant qu'elle exerce le jugement, permet ce discernement, elle remplit sa plus haute vocation.

Sa plus haute vocation qui est sagesse. Je tiens à souligner que cette vocation concerne tous les élèves, pas seulement les bons et les studieux. Le mauvais bougre, la coquette paresseuse, l'ignorant crasse, sont très vite sensibles au fait qu'on leur dise que leur vie est sérieuse. L'enseignement de la philosophie est un des rares lieux où les jeunes entendent dire que leur vie est sérieuse. Et je peux témoigner qu'ils sont grandement reconnaissants à ceux qui

le leur disent, qui ne leur concèdent pas ce propos amer et complice : « Il faut bien que jeunesse se passe ».

Ceci touche également, je tiens à le dire, ceux parmi nos élèves qui sont les plus démunis dans l'ordre culturel. On peut légitimement se demander s'il est raisonnable de proposer, d'imposer, l'enseignement de philosophie dans toutes les sections du baccalauréat. On a parfois l'impression que proposer un enseignement de philosophie dans des sections techniques où les élèves sont souvent malhabiles et même dégoûtés de l'accès aux notions, aux concepts et à un certain usage de la langue, c'est envoyer les professeurs de philosophie au martyre. Or cela n'a rien de nécessaire. Un bon nombre de mes collègues me disent que dans les sections techniques, on fait vraiment de la philosophie. Bien sûr, on ne va pas commencer en leur faisant une fiche sur Hobbes. Si vous leur parlez de Hobbes, ils ne vous écouteront pas et même vous feront remarquer qu'il est mort. En revanche, tous les esprits sont préparés pour la vérité, pour le discernement. On peut très vite, dans l'enseignement d'une classe technique, faire naître le sens de la problématique : « Est-il juste de se venger ? ». « Ben ouais ! » répondra aussitôt celui qui ne voit pas l'utilité de toutes ces questions. Certes, il faut un certain temps pour passer de l'onomatopée au concept, mais ce temps est précisément celui donné au métier de professeur. Qui ne veut pas prendre ce temps ne doit pas être professeur. Le professeur est celui qui va faire passer du cri au concept. Certes les élèves de sections techniques ou professionnelles ont plus de difficultés pour le passage à l'écrit qui les met dans une terre inconnue. Mais quelle joie, pour eux et pour leur professeur, quand ils arrivent à percevoir qu'ils ont ici un chemin de progrès, et tout neuf. La chance de l'enseignement de philosophie est ici d'être indemne de tout passé scolaire, d'être une nouvelle chance.

## **2. Les programmes**

L'enseignement de philosophie dans l'Université française a été conçu au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans une perspective résolument « spiritualiste ». Le mot d'ordre était de lutter contre le matérialisme sans pour autant se lier aux dogmes de la religion et de l'Église. Essayer ainsi de proposer un chemin d'émancipation pour l'esprit qui ne soit pas enfermé dans une destinée matérielle et qui ne soit pas non plus confondu avec une appartenance religieuse dogmatique. Cela a été le pari de ce que l'on a appelé le spiritualisme au XIX<sup>e</sup>, mot tombé en désuétude mais dont l'enjeu n'est pas insignifiant. On se rappelle les mots sévères de Blondel qui voyait dans le spiritualisme la doctrine destinée à devenir la seule religion de la bourgeoisie éclairée. « Nom nouveau et déjà vieux, écrivait-il, qu'il n'est plus guère possible ni désirable de rajeunir ».

Je me garderai donc de la tentation de rajeunir ce mot, mais il n'est pas faux que la philosophie soit l'œuvre de l'esprit. Comme je l'ai dit auparavant, l'enjeu est de montrer aux élèves qu'ils sont des êtres d'esprit, qu'ils ne font pas nombre avec les choses, qu'ils ne sont pas le jouet des conditions économiques ou sociologiques. Ce qui signifie qu'ils sont maîtres de leur destin et ont autre chose à attendre que la retraite et le week-end. Victor Cousin, qui était le pape organisateur, pendant une grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'enseignement de la philosophie en France, était persuadé que philosophie et religion poursuivaient les mêmes buts. A ses yeux, l'enseignement de philosophie permettait de poursuivre les buts de la religion dans un contexte universitaire en développant le culte du Vrai, du Beau et du Bien. « Les professeurs de philosophie, disait-il, n'ont point à enseigner la religion, ils n'en ont point le droit car ils ne parlent pas au nom de Dieu, ils parlent au nom de la raison. Ils doivent donc enseigner la philosophie qui, pour ne pas trahir la raison elle-même, la société et l'État, ne doit rien contenir qui soit contraire à la religion. Les rôles sont

trop différents pour être opposés ou pour être échangés. Mais leur fin dernière est la même : la réhabilitation de la dignité de l'âme, la foi en la divine Providence et le service de la patrie »

On note que, dans son esprit, c'est trahir la raison que ne pas s'ouvrir aux enseignements de la religion. La philosophie est autonome, mais la délier des interrogations de la religion, c'est ouvrir la porte et au matérialisme et au fidéisme.

Où en est-on de ces attentes ? C'est le point effectivement sur lequel on peut s'interroger. Les programmes de philosophie qui sont les nôtres aujourd'hui énumèrent un certain nombre de notions que le professeur de philosophie choisit de traiter dans un certain ordre. Ce programme n'induit pas de problématique. On se rappelle qu'il y a eu en 2001-2002 une grève de tous les professeurs de philosophie contre un programme, établi par Alain Renaut je crois, qui, par l'association de notions, induisait subrepticement des problématiques. Tous les professeurs, de tous horizons, se sont alors insurgés, en soutenant à juste titre que l'initiative de la problématique est l'honneur du professeur ! C'est son risque, c'est son engagement. Si les problématiques sont prédéterminées, on est alors devant un enseignement idéologique. Il y avait par exemple, parmi les thèmes, « religion et société »...Voilà un énoncé aussi pesant idéologiquement que ce diplôme de « morale et sociologie » que la licence comportait de mon temps. Il n'est donc pas malheureux que le programme actuel ne comporte pas les mêmes biais, et se présente comme une simple liste de notions, intéressantes et même essentielles à l'exercice de la pensée, notions que le professeur problématisera comme il l'entend.

Toutefois, un philosophe soucieux d'ouverture intellectuelle peut s'étonner que la « religion », notion au programme, se trouve dans une partie appelée « culture ». Mais ce qui peut alerter, surtout si l'on songe à ce que disait

Victor Cousin, c'est la disparition de la « métaphysique », de la notion aussi bien que du contenu. Peut-on honnêtement et sérieusement écarter la métaphysique de la philosophie, alors que c'est l'interrogation qui porte tout l'effort des philosophes ? Est-ce intellectuellement honnête ? Cette suppression d'une notion essentielle est une difficulté que notre nouvel enseignement de philosophie devra résoudre, s'il veut honorer toutes ses obligations. Un enseignement de philosophie mutilé de la métaphysique est comme plafonné. Qu'on ne s'étonne pas que, souvent, il reflue vers les sciences humaines, où l'on va encore chercher des recettes.

Ici la philosophie n'honore pas sa mission, mentionnée précédemment, qui est de soulever les oppressions muettes de l'opinion. C'est une opinion bien indurée que les croyances sont des préférences irrationnelles, que l'on peut, tout au plus, tolérer comme coutumes. Un élève croyant doit donc se livrer à un exercice schizophrénique : taire sa foi dans le champ du rationnel, maintenir quelques croyances infantilisées. Qui ne voit la violence qui lui est ainsi faite ? Il serait quand même étonnant que l'esprit qui s'interroge sur sa destinée, qui s'interroge sur l'immortalité de l'âme, sur le sens de sa liberté, sur l'existence de la divine Providence (comme le dit Victor Cousin), se trahisse complètement quand il arrive à ces questions. Je crois même qu'on peut tenir que ces questions sont celles qui le guident et le mènent. Au fond, la curiosité ultime est la curiosité métaphysique. Un esprit auquel on refuse la curiosité métaphysique risque bien, effectivement, de tomber dans la résignation sceptique ou dans le fanatisme.

Si l'on regarde l'histoire des programmes, il apparaît que « Dieu » disparaît en 1960, la « personne » meurt en 1970 et la « métaphysique » est d'abord reléguée dans un coin du programme jusqu'en 2012, puis disparaît complètement à cette date. Il y avait en effet, avant 2012, un petit chapitre intitulé « La métaphysique, la mort, l'existence ». La mort a disparu à la demande, paraît-il, des

parents qui la trouvaient par trop tragique. La mort est enfin vaincue dans nos programmes ! Une fois qu'elle est vaincue, on peut faire l'économie de ce bouche-trou qu'était l'idée de Dieu, et la métaphysique peut disparaître à son tour. Cela empêchera-t-il un esprit un peu agile, c'est-à-dire tous les esprits, de se demander : « Où est passée cette personne que j'aimais et qui est morte ? », « Pourquoi suis-je né à telle date à tel endroit ? », bref : « Que faire de ma contingence ? ».

Donc si j'avais une critique à faire – et j'ai une critique à faire – à l'enseignement de philosophie tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, c'est qu'il soit étêté de son sommet qui est l'interrogation métaphysique, qui était largement honorée dans les anciens programmes. En 1840 il y avait même la théodicée ! Sous Napoléon III, elle avait été déjà effacée, et l'enseignement de philosophie se réduisait alors à la logique. Il y eut alors des protestations des professeurs de philosophie : « Si vous n'enseignez plus que la logique, vous livrez la jeunesse au matérialisme ». C'est à peu près ce que nous voyons.

En faisant silence sur les grandes questions qui inquiètent les jeunes gens, on tarit leur curiosité. Plus grave encore, on éduque des esprits prêts à se résigner. On voit bien que la résistance à l'oppression vient le plus souvent des êtres les plus exigeants du point de vue spirituel. En tous cas, je le vois dans les étudiants. J'ai toujours constaté que les étudiants croyants, contrairement à ce qu'on pense ordinairement, sont plus curieux que les autres. « Les croyants ont leur réponse », dit-on. Il faut n'avoir jamais rencontré un croyant pour penser que les réponses interdisent les questions. Qui répond ne peut pas ignorer les questions. Le croyant sait que la question de Dieu et de notre destinée vaut la peine d'être posée. Et il sait que la réponse à cette question va passer par lui. C'est pourquoi il est croyant. La réponse ne sera pas simplement dans une page de dictionnaire ou de catéchisme.

### ***3. La mission du professeur de philosophie***

Le professeur de philosophie doit accomplir deux tâches apparemment contradictoires : d'une part, il doit transmettre, et d'autre part, il doit faire table rase. C'est d'ailleurs pour cela que les méthodes pédagogiques bégayent. Les unes veulent faire totalement table rase, les autres communiquer des contenus de connaissance. Mais il n'y a pas contradiction entre ces deux finalités, si l'on comprend justement que la condition de la transmission est l'interrogation. Il n'y a de savoir que comme réponse à une question. Donc le professeur de philosophie, et en cela encore il est héritier de Socrate, est maître en interrogation. Et c'est pour cela qu'il donne visage de la vérité.

Dissipons un malentendu : je vous laisse penser pendant un instant aux gens dont vous pouvez dire qu'ils ont été pour vous des éveilleurs, des enseignants qui vous ont encouragé dans l'audace... Deux ou trois visages, au plus, se dessinent sans doute à vos yeux. Eh bien, je tiens que les professeurs qui vous ont aidé à vous interroger ne pratiquaient pas l'abstention au prétexte de vous laisser libre. Autrui n'augmente pas ma liberté en se retirant, parce que la liberté n'est pas une portion de l'espace. Ces maîtres dont vous avez retrouvé le visage en fermant les yeux, ils ne vous ont peut-être pas laissé leurs réponses, peut-être même avez-vous suivi un tout autre chemin que le leur. Mais ils répondaient. Lorsque l'adulte se croit habile en disant : « Moi aussi, je suis en recherche », il décourage l'élève de s'interroger, car enfin, s'interroger, c'est encore chercher une réponse, non ? Celui, au contraire, qui a la modeste audace de répondre ne m'impose pas ses réponses, mais il me montre que l'esprit a du mouvement pour aller plus loin, comme dit Malebranche. En effet, les réponses que le professeur avance reviennent à l'élève comme questions. Ainsi, la véritable modestie du professeur, dans toutes les matières et particulièrement en philosophie, est de répondre.

Aussi laisserai-je la conclusion à Marguerite Léna : « Vos élèves ne vous demandent pas d'avoir des réponses, mais de répondre ».

**POST-SCRIPTUM****GÉNIE DE LA PHILOSOPHIE**

par Chantal DELSOL  
de l'Institut<sup>2</sup>

La philosophie a un statut spécial. C'est une discipline inventée par l'Occident, qui demeure occidentale, et traduit singulièrement la quête fondatrice de cette culture.

De quoi s'agit-il ? La philosophie n'est pas seulement, comme son nom l'indique, l'amour de la sagesse, mais elle s'inscrit dans la culture du *logos*, autrement dit, de la recherche de la vérité. Elle n'est pas une « discipline » comme les autres : elle est cette pensée qui dépasse l'âge des mythes pour aborder d'autres rivages (ce qui ne veut pas dire qu'il faudrait dès lors mépriser les mythes – Vico a bien montré qu'ils contiennent, poétiquement, leur part de vérité aveugle, et humanisent la raison sèche qui a tendance à nous envahir).

Dans l'introduction de sa grande *Histoire de la pensée chinoise*, Anne Cheng explique la raison de son titre et du vocable employé : on ne peut pas parler de philosophie en ce qui concerne la Chine, parce que « Si la pensée chinoise n'éprouve jamais le besoin d'explicitier ni la question, ni le sujet, ni l'objet, c'est qu'elle n'est pas préoccupée de découvrir une quelconque vérité d'ordre théorique »<sup>3</sup>. La pensée occidentale – Jérusalem, Athènes, Rome - invente pour ainsi dire la recherche de la vérité. C'est son apanage

---

<sup>2</sup> Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, Directrice de l'Institut Hannah Arendt.

<sup>3</sup> *Histoire de la pensée chinoise*, Le Seuil, 1997, p. 31.

pour le meilleur et pour le pire. D'où l'existence de la philosophie.

L'enseignement de la philosophie représente donc l'expression de la culture occidentale, sa constitution, sa légitimité. Si la philosophie est universelle en sa promesse, elle est singulière en son apparition. Elle s'inscrit dans la recherche de la vérité, qui est aventure, liberté et risque (*salto mortale*, dit Jacobi). Et à ce titre elle est partie prenante de cette culture qui abandonne peu à peu l'éducation d'initiation, propre à toutes les cultures, pour inventer l'éducation d'initiative – d'où l'importance de l'étude de Komensky (*L'apparition des humanités et des arts libéraux*). La philosophie est un fruit de la vérité et de la liberté, qui vont ensemble, d'abord parce que la recherche de la vérité exige la liberté intérieure, ensuite parce que la vérité, étant universelle, échappe aux *diktats* des arbitraires.

D'où le déploiement dans l'Europe médiévale de ces institutions spécifiques que sont les universités, et leur but singulier : la recherche, qui signifie la quête de la vérité. Les monastères bouddhistes apprennent à poursuivre la sagesse. Les madrasas musulmanes ne sont trop souvent que des écoles de catéchisme. Les universités européennes apprennent à l'élève à rechercher humblement le réel, à déceler les paradoxes, à établir les problématiques. D'où l'importance de l'étude de Newman (*L'idée d'université*).

Si la philosophie est bien quête de la vérité, l'intolérance la stérilise pendant que le relativisme la délégitime et la détruit. Dans une époque comme la nôtre, à la fois intolérante et relativiste, elle est une sentinelle de la culture.

FONDATION LETTRES ET SCIENCES  
ÉCOLE PROFESSORALE DE PARIS

Séminaire

« L'enseignement secondaire au XXI<sup>e</sup> siècle »

*Fonder une école de professeurs comme l'École professorale de Paris n'a de sens que si l'on a acquis une vision claire de ce que ces professeurs devront enseigner à leurs élèves, et selon quelles méthodes. Le Séminaire entend contribuer à forger cette vision. Il vise à définir ce que pourrait être l'enseignement secondaire au XXI<sup>e</sup> siècle dans une France moderne largement ouverte au monde et, plus généralement, dans les systèmes scolaires des pays développés.*

*Notre démarche est d'abord « idéale ». Nous essayons de déterminer ce que les collèges et lycées de l'avenir doivent être s'ils veulent remplir leur mission : donner aux jeunes les clefs intellectuelles qui leur permettront, le moment venu, d'exercer les expertises nécessaires à nos sociétés et de continuer l'aventure de la Science.*

*L'histoire de l'éducation en Europe montre que ces clefs s'organisent autour des disciplines principales des Lettres et des Sciences (les Arts libéraux, le trivium et le quadrivium...) que tous les élèves doivent pratiquer à parts à peu près égales dans le Secondaire quelles que soient leurs études et orientations professionnelles ultérieures. Mais il convient de déterminer le contenu exact de chacune de ces disciplines dans un monde qui évolue et s'internationalise. C'est ce que le Séminaire fera méthodiquement, en procédant discipline par discipline.*

## ORGANISATION DU SÉMINAIRE

**Philippe NEMO**

*Professeur émérite à ESCP Europe, Président de la  
Fondation Lettres et Sciences.*

**« L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE, CARTE DU  
MONDE »**



**Laurent LAFFORGUE**

*de l'Institut, mathématicien, Médaille Fields de  
Mathématiques, chercheur à l'Institut des Hautes Études  
scientifiques (IHES).*

**« L'ENSEIGNEMENT DES MATHÉMATIQUES »**



**Cédric DEFFAYET**

*Directeur de recherche au CNRS, Institut d'astrophysique de  
Paris et Institut des Hautes Études scientifiques (IHES).*

**« L'ENSEIGNEMENT DE LA PHYSIQUE ET DE LA  
CHIMIE »**



**Yves BARRAL**

*Directeur de l'Institut de biochimie de l'École Polytechnique  
fédérale de Zürich.*

**« L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES DE LA VIE ET  
DE LA TERRE »**



**Alain LANAVÈRE**

*Agrégé de Lettres, Maître de Conférences honoraire à  
l'Université de Paris IV-Sorbonne*

**Hubert AUPETIT**

*Agrégé de Mathématiques, Agrégé de Lettres, Professeur de  
khâgne au lycée Louis-le-Grand.*

**« L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES »**



**Frédéric ROUVILLOIS**

*Professeur agrégé de droit public à l'Université de Paris V*

**Édouard HUSSON**

*Professeur à l'Université d'Amiens, ancien Vice-chancelier  
des universités de Paris, Vice-président de l'université Paris  
Sciences et Lettres (PSL Research University).*

**« L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE »**



**Recteur Gérard-François DUMONT**

*Professeur à l'Université de Paris IV-Sorbonne, Institut de  
Géographie et d'Aménagement.*

**« L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE »**



**Violaine ANGER**

*Agrégée de Lettres, Maître de Conférences HDR à l'Université d'Évry et Professeur associé à l'École polytechnique.*

**Jan-Willem NOLDUS**

*Ancien Conservateur du Rijksmuseum d'Amsterdam, Professeur à l'École du Louvre.*

« **LES ENSEIGNEMENTS ARTISTIQUES** »

**Bernard VALADE**

*Professeur émérite à l'Université Paris Descartes, Rédacteur en chef de la revue Hermès (CNRS) et membre du Comité de rédaction de la revue Histoire de la recherche contemporaine (CNRS).*

« **L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES SOCIALES** »

**Chantal DELSOL**

*de l'Institut, Présidente de l'Académie des Sciences morales et politiques, Directrice de l'Institut Hannah Arendt.*

**Jean-Noël DUMONT**

*Agrégé de Philosophie, créateur et ancien directeur du Collège supérieur (Lyon).*

« **L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE** »